

—Où diable suis-je donc ? Il fait nuit alors. Où est mon orgue ?

Et il allongea le bras autour de lui pour chercher son instrument.

—Tiens, mon orgue n'est pas près de moi. Où est-il ? . . .

La tête se cogna contre le banc. Son bras s'y accrocha. Cela lui permit de se lever. Il n'y avait point de lune ; mais le ciel était d'un bleu admirable, sans un seul nuage, et la nuit était assez claire. Cela lui permit de reconnaître le Rendez-vous des Chasseurs.

—Ah ! mais je suis chez le père Antoine !

Il porta la main à sa figure. Il saignait toujours abondamment et le sang coulait sur sa moustache, sur son menton et dans son cou.

Il entra dans l'auberge.

—Eh ! père Antoine, est-ce que vous êtes-là ?

Personne ne répondit.

A tâtons, en se tenant aux murs, aux tables, aux chaises, Glou-Glou gagna l'escalier, grimpa péniblement au premier étage et, non sans risquer de tomber plusieurs fois, escalada son escalier de meunier. Dans son cabinet il trouva des allumettes et alluma une bougie. Il se débarbouilla. Sa serviette, en une seconde, fut toute rouge. Enfin, grâce à la fraîcheur de l'eau, le saignement s'arrêta.

Il ressortit presque aussitôt.

En bas, Pinson s'était caché sous le comptoir pour laisser passer Glou-Glou sans être vu. Il n'avait que deux raisons pour cela, la première, c'est qu'il voulait savoir où se dirigeait le mendiant, la seconde c'est qu'il craignait la rancune du bonhomme furieux d'avoir été grisé.

Jan-Jot sortit en effet. Il était loin d'être dégrisé complètement. Ses idées, même, n'étaient pas encore très nettes. Une seule surnageait, dans le fouillis de son cerveau en détresse : Daguerre ! . . .

Il passa devant le comptoir sans se douter que Pinson s'y tenait.

Du reste, aucun doute ne lui était venu, jusqu'à ce moment, sur l'identité de l'Alsacien qui l'avait si largement régala le soir.

Dans la campagne, il s'orienta avec peine. La terre tournait. Ses idées étaient lourdes. Sa tête lui faisait mal.

Il traversa les champs et alla rôder aux environs de la maison de Daguerre.

Tout à coup il avisa la haie derrière laquelle il s'était caché déjà lorsqu'il guettait l'agent Pinson et il alla s'y installer, comme la première fois.

Peu à peu, son esprit devenait plus lucide. Il pouvait joindre les deux bouts d'une idée maintenant.

—Qu'est-ce que je fais ici, murmura-t-il. . . . qu'est-ce que j'y apprendrai ? . . . M. Gérard m'a dit de filer Daguerre partout où il irait. Or, cet après-midi, j'ai vu Daguerre essayer de gagner la forêt d'Halatte. . . . Il lui fallait un motif bien puissant pour se rendre à la forêt, malade comme il l'est encore. Ce motif existe toujours, puisqu'il a été arrêté en route. Si Daguerre est sorti ce soir, pendant que je me grisais avec ce maudit Alsacien, c'est donc vers la forêt qu'il est allé. S'il n'est pas sorti, c'est en Halatte qu'il ira. En me couchant sur la lisière je puis réparer ma sottise, attendre la sortie de Daguerre ou guetter son arrivée.

Il quitta la haie et prit la route.

Derrière lui, assez loin pour ne pas être vu, Pinson le suivait.

Glou-Glou, dégrisé, luttait maintenant avec toute son énergie, contre le sommeil qui alourdissait ses paupières.

Quand il fut à la forêt, il y entra et resta sur la bordure.

Il attendit là quelques instants, debout dans les broussailles.

Mais l'immobilité était dangereuse pour lui. Elle achevait ce que l'ivresse avait commencé. Ses jambes se dérobaient sous lui. Ce fut sa chute même qui le réveilla.

—Il faut que je marche, murmura-t-il.

Et il s'engagea sous bois. Malgré la pesanteur de son cerveau, il crut entendre à plusieurs reprises un bruit de branches froissées derrière lui. Il s'arrêta et écouta. Mais plus rien. . . .

—Si je pouvais prendre un bain, ça me réveillerait. Il y a bien la Mare aux Biches, par ici, mais du diable si je pourrais la retrouver. Puis, j'ai tellement envie de dormir que je ne sais vraiment si j'aurai la force d'aller jusque-là.

Il essaya pourtant. Il marcha pendant une demi-heure comme un fantôme ; ses yeux se fermèrent ; il était à bout de vigueur ; sa raison, son honnêteté, la mission qu'il avait à remplir, tout cela le faisait souffrir, mais rien, rien ne réagissait contre le besoin tout puissant de dormir.

—Je ne sais plus où je suis, se dit-il. . . .

Il fit encore quelques pas.

Tout à coup il roula par terre.

—Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus !

Et instantanément il s'endormit.

Or, à l'endroit même où il venait de tomber sans plus de force et d'énergie étaient les broussailles qui bordaient le talus en pente très douce descendant, à quatre ou cinq mètres de là, jusqu'à la Mare aux Biches ! . . .

A peine était-il endormi que Pinson, doucement, ne faisant pas plus de bruit qu'un renard se coulant dans les ronces, arrivait près de lui.

—Eh ! je reconnais cet endroit, se dit-il, c'est la mare ! Tiens, tiens ! pourquoi Glou-Glou est-il venu ici ? Et où est-il ?

L'aube grise commençait à chasser les ténèbres de la nuit. Les oiseaux chantaient dans les arbres.

Il aperçut le mendiant étendu dans les herbes et la bruyère.

Il ronflait.

—Ah ! il continue son somme ? . . . C'est louche, je vais le surveiller.

Et il alla se poster aux environs, caché dans des fougères, invisible pour l'œil le plus exercé, et si bien placé qu'il pouvait suivre les moindres mouvements du joueur d'orge, sans que ce dernier se doutât de sa présence.

L'aube s'éclaircit, le brouillard apparut un instant dans les cimes comme

un voile impalpable flottant dans la forêt et se dissipa bientôt. Déjà dans la campagne, il faisait clair, à l'horizon se levait le soleil rouge, mais dans le bois c'était toujours une demi-obscurité. Enfin, ce fut le jour radieux.

Jan-Jot, insensible au réveil de la nature, continuait de dormir.

II

Lorsque Daguerre était rentré chez lui, après la première et infructueuse tentative qu'il avait faite, — nous l'avons vu — pour se rendre à la forêt d'Halatte, il était tombé harassé sur son lit. Il n'en pouvait plus. Sa respiration était haletante. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front.

Il essaya de dormir, mais le sommeil ne vint pas.

Il resta ainsi jusqu'au soir, assailli par de sombres pensées.

La fortune volée à Valognes en la nuit du meurtre, il l'avait cachée dans la forêt d'Halatte ; il avait eu l'énergie d'aller l'enfourer alors que, blessé, il perdait son sang, et qu'il sentait sa vie s'en aller à chaque goutte de sang perdue.

Cette fortune, il la lui fallait, il la voulait. Il ne pouvait la laisser perdre. C'était pour la conquérir qu'il avait commis un crime.

Certes, s'il avait pu attendre, le danger eût été moindre. Ses forces fussent revenues, et en un jour de chasse il aurait poussé jusqu'à sa cachette. Et il eût emporté la valise de cuir où étaient enfermés les quatre cent cinquante mille francs de Valognes.

Mais il lui était justement défendu d'attendre.

Attendre, c'était s'approcher tous les jours un peu plus du danger qui le menaçait, danger terrible, danger de mort.

Attendre, c'était donner à Gérard le temps de le perdre.

Et il se se sentait pris d'une rage impuissante contre lui-même, contre sa faiblesse.

La forêt d'Halatte n'était pas loin cependant.

Bien portant, il lui fallait une heure pour y arriver.

Malade comme il l'était, il lui fallait trois ou quatre heures.

Il pensait bien à faire atteler, puis à se faire conduire dans un endroit de la forêt où il eût abandonné le cheval. Il fût allé à pied jusqu'à sa cachette, aurait rejoint sa voiture et il serait rentré à Creil, chargé de son précieux fardeau.

Cela était facile et plus simple, mais lui répugnait. Il tremblait de mettre un domestique, un cocher dans la demi-confiance de son mystérieux voyage. Et il ne se sentait pas assez fort non plus pour conduire lui-même.

Ce fut pourtant à cette dernière résolution qu'il s'arrêta.

Il avait toujours eu la libre disposition des voitures de Beaufort. Rien n'avait été changé, chez celui-ci, depuis son arrestation. Les gens étaient restés au château comme s'ils avaient été persuadés du prochain retour de leur maître.

Daguerre resta couché jusqu'au soir.

Un peu reposé, il se leva. Il était encore bien faible. Il lui semblait que ses jambes s'enfonçaient en lui quand il mettait le pied par terre.

Il fit venir le valet de chambre de Beaufort.

—Jean, dit-il, demain matin j'irai chasser en forêt. . . . vous ferez atteler de bonne heure. . . .

—Monsieur est encore pâle et paraît souffrant. . . . monsieur ne craint pas de se fatiguer outre mesure ?

—Lorsque je me sentirai fatigué, je reviendrai.

—Le cocher accompagnera-t-il monsieur ?

—Non. Je vais chez des amis. Je garde la voiture.

—A quelle heure précise monsieur désire-t-il partir ?

Daguerre réfléchit un instant. On était à la fin de septembre. Le jour ne commençait que vers six heures. Il désirait être dans la forêt le plus tôt possible. Cependant, partir trop tôt, n'était-ce pas exciter des soupçons, du moins éveiller l'attention des gens ?

Il était dans cet état de surexcitation nerveuse où les moindres et les plus naturelles actions grossissent et prennent à vos yeux une importance capitale.

Il en venait à surveiller jusqu'à ses regards ! comme s'il craignait qu'on y lût ses épouvantes et son crime.

—Je partirai à six heures juste.

—Monsieur déjeunera auparavant ?

—Non.

—Monsieur peut compter qu'à six heures la voiture sera attelée.

Cette nuit-là était celle pendant laquelle Glou-Glou, grisé par Pinson, couchait à la belle étoile sur le banc près de l'auberge.

Elle fut longue à passer, la nuit, pour Daguerre.

Longues, les heures ; longues, les minutes. Il entendit sonner les premières ; il compta les secondes, au battement de la pendule.

Il approchait du terme de ses angoisses.

Encore quelques heures et il était délivré de l'affreux cauchemar qui le poursuivait. Le jour même il quittait Creil. Le soir, il serait en Belgique. Le lendemain il s'embarquerait pour l'Amérique. Et là il se souciait peu des révélations de Gérard.

Lorsqu'il entendit sonner cinq heures, il se leva. Il s'habilla lentement, s'arrêtant à chaque minute pour se reposer, ne voulant pas se fatiguer.

JULES MARY

A suivre